

Musée universel (Paris. 1873). 1874.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :  
\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.  
\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).

alors le contenu de la cruche dans le baril par le trou de bonde, je renouvelais l'air à l'aide du condensateur et me remettais au lit. Ces réveils réguliers me fatiguèrent même moins que je ne l'aurais cru; il était sept heures quand je me levai tout à fait, et déjà le soleil avait dépassé de quelques degrés la ligne de mon horizon.

(Notes de voyage.)

3 avril. — Mon ballon est arrivé à une immense hauteur, la convexité de la terre s'affirme d'une manière tangible. Au-dessous de moi, j'aperçois au milieu de l'Océan une foule de petits points noirs; ce sont certainement des îles. Au-dessus de ma tête, le ciel est d'un noir de jais, les étoiles sont très-visibles et très-scintillantes; à dire vrai, elles n'ont pas changé d'aspect depuis le premier jour de mon départ. Au loin vers le nord, tout au bord de l'horizon, se dessine une ligne mince, blanche et fort brillante. J'ai supposé tout d'abord que c'était là la limite de la mer de glace polaire. Vous ne sauriez croire à quel point ma curiosité était surexcitée, j'ai l'espoir d'aller beaucoup plus loin vers le nord. Peut-être qu'à un moment donné, je me trouverai situé perpendiculairement au-dessus du pôle lui-même... Hélas! je vois bien que l'immense hauteur que j'ai atteinte m'empêchera d'étudier à fond cette question. Toutefois, il me reste encore de bonnes observations à faire.

Je n'ai rien d'extraordinaire à enregistrer aujourd'hui. Mon appareil est en fort bon état et fonctionne toujours très-régulièrement; quant au ballon, il continue à monter sans aucune oscillation apparente. Le froid est intense à ce point que j'ai dû mettre un paletot. Les ténèbres ont dû envahir la terre; je vais me mettre au lit quoique je doive encore jouir de plusieurs heures de soleil. Mon horloge hydraulique a fort bien marché, et j'ai dormi profondément jusqu'à ce matin, sauf les interruptions prévues.

4 avril. — Je viens de me lever en parfaite santé et en joyeuse humeur. Quel singulier changement survenu tout à coup dans l'aspect de l'Océan! Il a perdu en grande partie cette teinte de bleu opaque qu'il avait revêtu jusqu'à présent. Il est maintenant blanc, grisâtre et brille d'un éclat qui éblouit les yeux. La convexité de la mer est devenue si apparente que l'immense masse de ces eaux semblent s'écrouler avec fureur dans les abîmes de l'horizon. Je viens de me surprendre prêtant l'oreille, cherchant à écouter les bruits lointains de cette cataracte immense.

Je ne vois plus les îles, l'horizon est les cache-t-il à ma vue? Ou bien ai-je atteint une telle hauteur que je ne peux plus rien apercevoir, c'est ce qu'il m'est impossible de dire. La bande de glace au nord devient de plus en plus visible; le froid est moins rigoureux. N'ayant aucun fait important à enregistrer, j'ai passé toute ma journée à lire; je me suis heureusement pourvu de livres.

5 avril. — Je viens de contempler un singulier phénomène. J'ai assisté au lever du soleil tandis que toute la surface de la terre était enfouie dans les ténèbres. Voilà la lumière qui commence à se répandre sur toute chose. Je revois la ligne de glace au nord. On l'aperçoit très-nettement: elle paraît d'un ton plus foncé que les eaux de l'Océan. Évidemment je m'en rapproche très-rapidement. Je crois voir se dessiner une bande de terre vers l'est et une autre vers l'ouest; mais il me serait impossible de rien affirmer. La température est fort modérée, et comme rien d'important ne m'est arrivé ou ne m'arrivera, je vais me mettre au lit de fort bonne heure.

6 avril. — A mon réveil j'ai été fort étonné d'apercevoir la bande de glace à une distance fort limitée. Je vais à l'horizon; au nord, une immense plaine de glace; si le ballon n'est point contrarié dans sa direction actuelle, il est certain qu'il planera bientôt au-dessus de l'Océan boréal. J'espère maintenant voir le pôle nord... Durant toute la journée, j'ai continué à me rapprocher des glaces.

Voici la nuit; les limites de mon horizon s'élargissent d'une façon sensible. Il faut sans doute attribuer ce phénomène à la forme de la terre qui est celle d'un sphéroïde écrasé. Je viens sans doute de dépasser les régions aplaties qui avoisinent le cercle arctique. Les ténèbres viennent de m'envahir, et j'ai le regret de me mettre au lit au moment où je voudrais pouvoir observer un phénomène si curieux.

Traduit de l'anglais par

(A suivre.)

PAUL CÉZANO.

## M. DE TALLEYRAND

On pourrait dire de l'esprit ce qu'Esopé disait de la langue: que c'est à la fois la meilleure et la pire des choses. Voyez plutôt. Voici un des hommes les plus vicieux, les plus corrompus, les plus méprisables qui aient jamais existé, et son nom est devenu populaire à cause des bons mots qu'il a dits, et surtout de ceux plus nombreux encore qu'on lui a prêtés. C'est une triste chose qu'en France l'esprit puisse faire oublier l'immoralité!

Le prince de Talleyrand était un grand diplomate, mais non un grand politique, ce qui n'est pas la même chose. L'homme politique est celui qui sait juger à leur juste valeur les hommes et les choses, prévoir le cours naturel des événements et en conjurer les périls: Henri IV, Richelieu, voilà de grands politiques. Le diplomate est l'homme adroit, habile, toujours maître de lui-même, fécond en ressources, sachant profiter des fautes des autres, et trouvant dans son esprit un moyen de sortir de l'embarras le plus imprévu. Tel fut ce Français qui,



au huitième siècle, se trouvait ambassadeur à Constantinople. Invité à la table de l'empereur grec, il s'avisait de se servir lui-même à boire, ce qui était, selon l'étiquette byzantine, un crime de lèse-majesté entraînant la peine de mort. Quoi voyant, les courtisans assis à la table impériale se récrièrent aussi-

tôt et sommèrent l'empereur d'exécuter l'arrêt porté par lui-même. Celui-ci eût bien voulu épargner l'étranger, mais il dut céder devant la persistance de son entourage. Il déclara donc au Franc qu'il devait se disposer à mourir. Le droit international protégeant la personne des ambassadeurs



L'homme aux six têtes <sup>1</sup>.

n'existait pas encore ; mais comme adoucissement il lui promit de lui accorder la demande qu'il lui ferait, pourvu que ce ne fût pas sa grâce.

— Sacrée Majesté, fit l'ambassadeur, je ne réclame de votre bienveillance qu'une chose : c'est de faire arracher les yeux à ceux qui m'ont vu commettre le manquement à l'étiquette. Il ne se trouva plus personne pour l'accuser, et de cette façon il sauva sa vie un instant compromise.

Cette présence d'esprit, cette habileté à sortir des positions difficiles, le prince de Talleyrand les possédait au suprême degré, et il eut plusieurs fois besoin d'en faire usage pour se tirer des mauvais pas où ses passions l'avaient entraîné. Lorsqu'on avait fait à Napoléon des plaintes trop vives sur la manière dont Talleyrand rançonnait les princes et

<sup>1</sup> Cette gravure et la suivante sont tirées de *l'Histoire de la Caricature sous la République, le Consulat et l'Empire*, publié par la librairie Dentu, qui possède également les *Souvenirs intimes sur M. de Talleyrand*, qu'on pourra consulter avec fruit et intérêt.

les rois qui avaient besoin de lui, il faisait venir son ministre et lui disait de ce ton brusque qui présageait un orage :

— Est-il vrai que vous soyez riche ?

— Oui, citoyen consul.

— Et comment cela se peut-il ?

— J'ai acheté beaucoup de rentes la veille du 18 brumaire, et je les ai revendues le lendemain...

C'était à la fois flatter Bonaparte et lui rappeler qu'il était son complice du coup d'Etat.

Sous la Restauration, Talleyrand ayant fait de l'opposition à propos de l'expédition en Espagne, Louis XVIII voulut l'exiler dans ses terres, et alors eut lieu la conversation suivante.

— Est-ce que vous ne comptez pas retourner à la campagne ? demanda le roi au prince.

— Non, sire, à moins que votre majesté ne veuille aller à Fontainebleau.

— Ce n'est pas cela que je veux dire : je demande si vous n'allez pas bientôt partir pour vos terres.



— Non, sire...

— Ah!... mais, dites-moi : combien y a-t-il de Paris à Valençay.

— Sire, quatorze lieues de plus que de Paris à Gand.

Louis XVIII, si malin, si caustique, n'avait

jamais le dernier avec ce rusé vieillard. Un jour Paris apprit que madame de Talleyrand, à qui son mari faisait une pension de 60,000 francs pour qu'elle restât à Londres, était subitement revenue, poussée secrètement à cette démarche par le roi lui-même. Le lendemain, quand Talleyrand parut



Talleyrand, d'après une caricature.

aux Tuileries, Louis XVIII lui parla à son lever et lui demanda s'il était vrai que madame de Talleyrand fût de retour :

— Rien de plus vrai, sire, il fallait bien que j'eusse aussi mon 20 mars.

Nier que Talleyrand eût de l'esprit et du meilleur serait de l'injustice et du parti pris. Ses réparties, nullement improvisées, mais préparées à loisir, portaient toutes et laissaient leur adversaire sur le carreau. Le général Dorsennes, invité à dîner chez lui, s'étant fait attendre assez longtemps, trouve tout le monde à table.

— Pardon, général, lui dit Talleyrand, mais ces dames avaient grand'faim, et vous savez que les dames n'attendent jamais.

— Ah! monseigneur, j'ai eu beaucoup à faire toute la journée, et tout-à-l'heure, au moment de monter en voiture, j'ai été retenu par un maudit pékin.

— Pardon, général, oserais-je vous demander,

pour mon instruction particulière, ce que c'est qu'un pékin?

— Ah! mon Dieu! monseigneur, vous avez fait attention... c'est un dicton de camp... Nous avons l'habitude d'appeler pékin tout ce qui n'est pas militaire.

— Comment donc? mais c'est très-bien. Vous appelez pékin tout ce qui n'est pas militaire... c'est comme nous : nous appelons militaire tout ce qui n'est pas civil.

Une autre fois se trouvant dans un salon, il entendit Fontanes parler des *Martyrs* de Chateaubriand, alors dans leur nouveauté, et qui faisaient fureur. Le grand-maître de l'Université analysait l'ouvrage, et finissait par dire comment Eudore et Cymodocée étaient jetés dans le cirque et dévorés par les bêtes :

— C'est comme l'ouvrage! fit Talleyrand, dont le mot était plus spirituel que juste.

Ce qui donnait plus de force aux paroles de Tal-



leyrand, c'était ce flegme imperturbable dont sa figure ne se départait jamais. Vous auriez vainement cherché à lire une impression quelconque sur ce masque impénétrable, qui faisait dire au maréchal Lannes que si au moment où il vous parlait son derrière venait à recevoir un coup de pied, son visage ne vous en dirait rien. Plusieurs fois, en effet, il essuya des scènes terribles de la part de Napoléon qui, en présence de tout le conseil, lui jetait à la face mille injures plus outrageantes les unes que les autres. Tous les ministres tremblaient; pour lui, debout, appuyé à la cheminée, son chapeau sous le bras, il était là impassible et ne paraissant pas plus s'occuper de ce qui se passait, que s'il se fût agi d'un autre que de lui. En sortant, il se contentait de dire à ses collègues, d'une voix calme et légèrement railleuse :

— Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé !

Après la campagne de Dresde, Napoléon ayant aperçu Talleyrand à son lever, l'apostropha brusquement en ces termes :

— Que venez-vous faire ici ? me montrer votre ingratitude ? Vous croyez peut-être que si je venais à manquer, vous seriez d'un conseil de régence?... Si j'étais malade dangereusement, je vous le déclare, vous seriez mort avant moi.

Alors Talleyrand, avec la grâce et la quiétude d'un courtisan qu'on vient de combler de nouvelles faveurs :

— Je n'avais pas besoin, sire, d'un pareil avertissement, pour adresser au ciel des vœux bien ardens pour la conservation de votre majesté.

C'est par ces brusqueries imprudentes, par ces rudesses impolitiques, que Napoléon s'était aliéné ceux qui pouvaient le plus décider de son sort. Tous l'abandonnèrent, mais Talleyrand le fit avec l'habileté d'un diplomate consommé. Lorsqu'il eut reçu l'ordre de suivre l'impératrice à Blois, où se transportait le gouvernement, il se mit dans sa voiture de gala et se présenta à la barrière d'Italie avec toute sa livrée. Ses amis, avertis sous main, avaient donné l'ordre de ne pas le laisser passer, et il revint dans son hôtel de la rue Saint-Florentin, comme contraint et forcé, pour s'occuper des graves questions où il allait avoir une influence si décisive.

Une partie de l'existence de Talleyrand se passait à jouer au whist et c'est lui qui dit un jour à un jeune homme alléguant son ignorance de ce jeu pour faire un quatrième :

— Ah ! monsieur, quelle triste vieillesse vous vous préparez !

Chaque matin il restait enfermé pendant deux heures avec son cuisinier pour discuter le menu du dîner. Comme tous les gens qui ont beaucoup vu les hommes, il les méprisait, et croyait qu'il fallait les mener par leurs appétits et leur jeter de la poudre

aux yeux. Cette vieille plaisanterie du diplomate s'enfermant dans son cabinet pour tailler des plumes et pour faire croire à sa science profonde et à ses longs travaux, n'est nullement une charge; c'est au contraire une tradition qui a subsisté longtemps, même parmi les diplomates les plus célèbres.

Le duc de Choiseul, étant ministre de Louis XV, apprit que l'ambassadeur d'Autriche l'attendait dans son antichambre; il le laissa attendre trois-quart d'heure durant, et le fit entrer au moment où l'envoyé de Marie-Thérèse, après avoir passé par toutes les phases de l'impatience de la colère, allait se retirer en minuant dans sa tête une note diplomatique foudroyante.

— Vous étiez donc bien occupé ? demanda-t-il au duc de Choiseul en entrant comme une bombe et en se plantant devant le ministre français.

— Nullement, fit celui-ci avec un sourire et sans s'émouvoir; j'étais en train de deviner une énigme dont je ne puis trouver la solution, et je compte sur vous pour m'aider.

Le ministre autrichien se demandait s'il n'était pas le jouet d'un rêve, lorsque le duc de Choiseul ajouta :

— Si je vous ai fait attendre, ne vous en étonnez pas. Lorsque j'allai chez le prince de Kaunitz, à Vienne, il me fit attendre trois-quarts d'heure, sans autre motif que son bon plaisir. J'ai cru que c'était un usage de votre diplomatie et j'ai voulu m'y conformer, pensant vous être agréable.

Sous la Restauration, Talleyrand fut, plus que tout autre, l'objet de caricatures, de chansons et de pamphlets. Ce fut lui qu'on représenta dans *l'homme aux six têtes*, où on le voit acclamant les six gouvernements successifs qu'il avait servis. Il ne s'en soucia pas plus que du fameux soufflet que le comte de Maubreuil lui donna en pleine assemblée. L'opinion des hommes influents lui importait seule, et il ne put jamais pardonner au comte Rostopchine d'avoir dit qu'il venait à Paris pour voir les deux plus grands farceurs de l'époque : Potier et Talleyrand. Il devait pourtant bien se rendre compte qu'il ne jouissait de l'estime de personne, que beaucoup de gens disaient de lui, comme Carnot :

« Si Talleyrand méprise tous les hommes, c'est parce qu'il s'est bien étudié. »

Cette conviction lui donnait parfois quelques retours mélancoliques, et c'est alors qu'il disait ce mot qui peut résumer toute sa vie :

« Si l'on pouvait vivre avec 3,000 francs de rente comme la vertu serait facile ! »

ADRIEN DESPREZ.

Pour réussir dans le monde, il faut savoir ménager tous les amours-propres et cacher le sien.

Abel Dufresne.